



HAL
open science

**“ BRETTEUR ET MENTEUR SANS VERGOGNE ”,
LE CADET DE GASCOGNE SAISI PAR LA
LITTERATURE DE CHARLES SOREL A MICHEL
ZEVACO**

Véronique Dorbe-Larcade

► **To cite this version:**

Véronique Dorbe-Larcade. “ BRETTEUR ET MENTEUR SANS VERGOGNE ”, LE CADET DE GASCOGNE SAISI PAR LA LITTERATURE DE CHARLES SOREL A MICHEL ZEVACO. *La noblesse, un modèle social? Enquête à travers les régions françaises de la fin du XVIe au début du XXe siècles*, tome 1, Atlantica, pp. 411-436, 2023. hal-04104241

HAL Id: hal-04104241

<https://upf.hal.science/hal-04104241>

Submitted on 6 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« BRETTEUR ET MENTEUR SANS VERGOGNE », LE CADET DE GASCOGNE SAISI PAR LA LITTÉRATURE DE CHARLES SOREL A MICHEL ZEVACO

Véronique LARCADE

Extr. Actes du Colloque *La noblesse, un modèle social ? Enquête à travers les régions françaises de la fin du XVI^e au début du XX^e siècles*, Bordeaux III, 3-4-5 mai 2001, Atlantica, Anglet, 2002, t.1, pp. 411-436.

Ce qu'un tel titre doit à la fameuse tirade du deuxième acte du Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand n'aura échappé à personne¹. Plutôt que de saluer l'apologie mirobolante de la gasconitude qu'elle brode, il importe d'y relever une double imposture. Ses traits comme ses ressorts sont exemplaires : il faut reconnaître, en effet, que cette menterie est bel et bien consubstantielle de ce qui fait du cadet de Gascogne, indéniablement, une invention littéraire.

Pour commencer, il s'agit d'une identité largement formelle dont on peut contrefaire les tournures. Premier faux semblant : contre toute apparence, le héros de la tragi-comédie de Rostand, ou plus exactement le personnage réel qui lui a

¹ « Ce sont les cadets de Gascogne / De Carbon de Castel-Jaloux; / Bretteurs et menteurs sans vergogne, / Ce sont les cadets de Gascogne !/

Parlant blason, lambel, bastogne, / Tous plus nobles que des filous, / Ce sont les cadets de Gascogne / De Carbon de Castel-Jaloux./

Oeil d'aigle, jambe de cigogne, / Moustache de chat, dents de loup, / Fendant la canaille qui grogne, / Oeil d'aigle, jambe de cigogne, /

Ils vont..., coiffés d'un vieux vigogne / Dont la plume cache les trous! / Oeil d'aigle, jambe de cigogne, / Moustache de chat, dents de loups! /

Perce-Bedaine et Casse-Trogne / sont leurs sobriquets les plus doux; / De gloire leur âme est ivrogne! / Perce-Bedaine et Casse-Trogne, / Dans tous les endroits où l'on cogne / Ils se donnent des rendez-vous... / Perce-Bedaine et Casse-Trogne / sont leurs sobriquets les plus doux ! / Voici les cadets de Gascogne, / qui font cocus tous les jaloux! / O femme, adorable carogne, / Voici les cadets de Gascogne! / Que le vieil époux se renfrogne: / sonnez, clairons! chantez, coucous! / Voici les cadets de Gascogne, / Qui font cocus tous les jaloux ! »

Rostand (Edmond (1868-1918), Cyrano de Bergerac, (1897), Acte II, scène VII.

servi de modèle, n'était pas gascon. Né à Paris, d'un bourgeois avocat au Parlement, Savinien de Cyrano (1619-1655) en vint au port illégal de particule et à l'usurpation de naturalité. Il augmenta son patronyme du nom de l'un des biens de son père, en vallée de Chevreuse, appelé effectivement « Bergerac ». En flattant son titulaire, ce postiche lui donnait un air de noblesse périgourdine. Ce qui était du meilleur effet pour faire carrière dans le régiment d'élite où s'engagea Cyrano en 1639, la compagnie des Gardes, commandée par Carbon de Biran de Casteljaloux où ne servaient guère que des Gascons².

Faute d'être Gascon de souche, Cyrano était ainsi plus « gascon » que nature. La deuxième imposture consiste bien en une autre duplicité. Car vanter les cadets de Gascogne revient, ni plus, ni moins, qu'à flatter des vauriens, à subvertir leurs méfaits en exploits, à les hisser au rang, sinon sans doute de modèles, du moins de héros³. C'est le cas de l'authentique Cyrano qui alla pratiquement jusqu'au crime pour en être. C'est aussi le fait, en quelque sorte, de Rostand dans son apologie de la troupe de Carbon de Casteljaloux.

Dans ces conditions, le cadet de Gascogne n'est ni tout à fait un mythe abstrait, ni tout à fait un type concret, et on a manifestement affaire, sous ses espèces, à un « emploi » au sens théâtral du terme. Les trois grands actes de son existence ou plutôt les meilleurs moments de sa performance paraissent l'indiquer : la caricature burlesque au moment de son apparition au XVII^e siècle, sa rédemption romantique au début du XIX^e siècle, et sa consécration, au plus fort du genre de cape et d'épée, à la fin de ce même siècle et au début du suivant. C'est ce qu'il reste à prouver maintenant.

² L'édition Champion (1921) et l'édition Garnier (1933) comportent une notice biographique très détaillée de Cyrano (actes relatifs à sa famille et notamment à la succession paternelle dont Savinien et son frère commencèrent à s'emparer frauduleusement) par Frédéric Lachèvre. Voir également Bridenne (J.-J.), « A la recherche du vrai Cyrano de Bergerac », *Information littéraire*, nov.-déc. 1953.

³ M.Hervé Drévilhon fait remarquer qu'il est même possible de parler d'une triple imposture. Bretteur réputé et redouté, surnommé par ses camarades de la compagnie des Gardes, le « Démon de la bravoure », le vrai Cyrano, à l'encontre du personnage de Rostand, en vint à dénoncer, en effet, dans l'une des ses lettres la vanité des duels et des duellistes : Cyrano de Bergerac, « Le duelliste » dans *Lettres diverses*, appendice du *Voyage dans la lune*, Garnier-Flammarion, 1970, p.164-165. Les débuts difficiles de Jean de Gassion, futur maréchal de France (1609-1647).

Pourquoi, au XVII^e siècle, vouloir à toute force, à l'instar de Cyrano, se « gasconiser » ? Servir sous Carbon de Casteljaloux était certainement pour un jeune homme de bonne famille roturière, avide de percer glorieusement, un marche-pied de l'arrivisme. Mais auprès de cette troupe, l'auteur de L'Autre Monde ou les Etats et Empires de la Lune trouvait, à coup sûr, matière à satisfaire autant ses ambitions que ses inclinations. Contemporain de la Fronde, à laquelle il participa, il fut accusé d'athéisme et ses œuvres ne furent publiées qu'après sa mort, en 1657, expurgées par les soins de son ami Henri Lebreton. Dans le tableau d'un vie assez dissolue, encanaillée par des sympathies libertines affichées, la fréquentation du milieu gascon ne déparait pas⁴.

Pour le moins, c'est en toute connaissance de cause qu'Edmond Rostand a choisi un tel personnage. Familier de la littérature du temps de Cyrano, il se délectait aux acrobaties prosodiques des intimes de ce dernier : Dassoucy et Tristan L'Hermite dont il imitait les vers et les tournures alambiquées. Il était imprégné de la verve burlesque des romans de Scarron et de Charles Sorel. Une telle érudition ne pouvait lui laisser d'illusion sur ses motifs d'inspiration⁵. Les Gascons, à l'époque du vrai Cyrano traînaient derrière eux une réputation bien mauvaise quand elle n'était pas franchement sinistre.

On voyait d'abord en eux de redoutables sacripants. Un mot l'atteste. Venu du parler gascon, il est resté dans la langue française comme l'un des plus infâmants et des moins enviables : c'est celui de « goujat ». Dans le Sud-Ouest, il signifie simplement « garçon ». En Ile-de-France il en est venu à désigner les jeunes valets à tout-faire, très souvent venus du Midi, que le moindre gentilhomme traînait à sa suite. Mi-larbins, mi-voyous, ces « goujats », plus ou moins en guenilles, peu ou pas payés, ne brillaient vraisemblablement ni par leur politesse ni par leurs bonnes manières. On leur prêtait, en tout cas, de fort mauvaises habitudes de rapacité et de brutalité. En un mot, on ne voyait en eux que des rustres de la pire espèce, assez

⁴ Blanchot (Maurice), « Cyrano » dans Tableau de littérature française de Rutebeuf à Descartes, Paris, Gallimard, 1962 – Pintard (R.), Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle, Paris, Boivin, 1943.

⁵ Bridenne (J.-J.), *op.cit.*

voraces, assez rapaces ou assez galapiats pour se goinfrer même de raisins verts comme l'enseigne La Fontaine !⁶.

Sans nul doute, les Gascons prêtaient aisément le flanc à la réprobation et à la raillerie. Ils se faisaient remarquer et mal voir de bien des façons. En premier lieu, rien n'en faisait mieux la cible des rieurs et des moqueurs que la manière dont ils malmenaient allègrement la langue française. Agrippa d'Aubigné (1552-1630) en a même fait le ressort comique du roman satirique Les aventures du baron de Foëneste (1616). Son héros est un matamore ridicule, parangon des pires défauts de sa Gascogne natale. C'est ce qui lui permet de servir de faire-valoir à l'autre protagoniste de ce livre, Monsieur d'Enay, aussi saintongeais que Faëneste est gascon, aussi distingué qu'il est balourd et mal élevé, aussi fier gentilhomme que l'autre est un fieffé larron, aussi cultivé qu'il est ignorant et, bien sûr, aussi fin huguenot que l'autre est un catholique borné. Le talent d'Aubigné ne campe pas seulement, irrésistiblement, la caricature ambulante qu'est Faëneste, il le donne bel et bien à entendre en reconstituant phonétiquement son accent et ses expressions. Ainsi, sous la plume d'Aubigné, appliquant au français les usages de sa langue maternelle gasconne, semblable en cela à l'Espagnol, le calamiteux baron confond-il systématiquement les « v » et les « b », de même qu'il transforme, à peu de choses près, les « o » en « ou » et les « u » en « o ». Par exemple, lorsque Faëneste se vante sans vergogne de s'être fait entretenir par la « *fame d'un bius dotur qui prenoit pensionnaires* », il explique qu'elle lui donnait en cachette de l'argent pour qu'il puisse ensuite payer à son mari le prix de la pension et ce dernier « *grondoit fort quand il boioit chez lui pensionnaires portans varve* », car, jaloux, il ne voulait loger que des petits écoliers, ajoute le Gascon qui en prononçant toutes les syllabes (et toutes les lettres même), en les faisant bien sonner comme dans son pays, dit « *escouillez* ». Ce que Enay reprend, sans sourciller, « *Dites-vous écouillés ?* »⁷.

Par ailleurs, qui dit « gascon », dit fanfaron, hâbleur et bravache tout-à-la-fois. Sur ce point le baron de Faëneste est, bien sûr, exemplaire. Pour lui, paraître importe bien plus qu'être vraiment. Ainsi voit-il en Enay, gentilhomme protestant modèle,

⁶ Mesnard (J.), « La Fontaine et les Gascons », *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 1959, pp.269-278.

⁷ Aubigné (Agrippa d'), Les aventures du baron de Faëneste, dans Œuvres, La Pléiade, Gallimard, 1969, p.688.

un vil laquais pour la seule raison qu'il est vêtu avec une simplicité de bon aloi. De plus, quoiqu'abreuvant tout un chacun du récit de ses exploits, Faeneste ne se bat jamais réellement; jamais, il ne risque, en fait, sa vie. Ainsi, à la guerre, passe-t-il son temps à esquiver les coups et ses propos mêmes le trahissent naïvement : « *Si ai ye vien bu pluboir les mousquetades plus espesses que la gresle, tic, tac, toc, per açi, per entre las yambes, sous les esselles, rasibus les aureilles. Il fait von se saboir remuder* »⁸.

Certes, on pourrait soupçonner Aubigné parce qu'il a été déçu et même aigri par les ingrattitudes, les trahisons et les injustes promotions de l'après-guerres de religion, de vouloir ainsi prendre sa revanche sur ses contemporains, ceux qui ont été meilleurs courtisans que lui et se sont retrouvés plus en vue, au premier rang desquels figure Jean-Louis Nogaret de La Valette, le très gascon premier duc d'Epéron (1554-1642)⁹. Mais d'autres témoignages sont là pour confirmer la virulence d'un anti-gasconnisme sommaire au XVII^e siècle¹⁰.

Son origine remonte au moins probablement, au règne de paix d'Henri IV. L'après 1598 s'accompagna en effet de la promotion à la cour de compagnons d'armes des années difficiles, hauts en couleur, gentilshommes du grand Sud-Ouest qui servit au Béarnais de tremplin pour la conquête du royaume. Le plus représentatif est assurément Antoine de Roquelaure (1543-1625) dont les Historiettes de Tallemant des Réaux mettent en scène la grossièreté et la goguenardise¹¹. Mais le premier Bourbon, tout en se proclamant haut et fort Gascon, contribua lui-même à populariser les travers et la rouerie des « siens »¹². Si le pourquoi du décri des Gascons est à peu près clair, on peut aussi fixer assez précisément le moment de

⁸ Aubigné, *op.cit*, p.688.

⁹ Lazard (Madeleine), Agrippa d'Aubigné, Fayard, 1998, p.385-386.

¹⁰ Bercé (Yves-Marie), « Les Gascons à Paris aux XVI^e et XVII^e siècles », *Bulletin de la société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 106^e année, 1979, p. 23 et p.26 – Cocula (Anne-Marie), « Les gascons hors de Gascogne vus par Brantôme », Henri de Navarre et le royaume de France (1572-1589), Pau, 1984, pp. 239-250.

¹¹ Tallemant des Réaux (Gédéon), Historiettes, La Pléiade, Gallimard, 1961, t.1, p.16-18.

¹² Henri IV fit en quelque sorte de la gasconnade l'un de ses plus efficaces instruments politiques. Sur ce point, la manière dont il moucha les magistrats du Parlement de Bordeaux est exemplaire. Comme ils se plaignaient de l'augmentation des impôts et de la misère croissante des pauvres gens qui en résultait, Henri IV leur rétorqua: "*Vous dites que mon peuple est foulé... Oh! la méchante Compagnie ! Qui gagne son procès à Bordeaux que celui qui a la plus grosse bourse?... Je vous connais, je suis Gascon comme vous ! Quel est le paysan dont la vigne ne soit au président ou au conseiller?...*" cité dans Vaissière (Pierre de), Henri IV, Fayard, 1928, p.553-554.

sa cristallisation. Il semble que ce soit vers le milieu du XVII^e siècle et surtout à partir des années 1660 que le type caricatural du Gascon de théâtre commence apparaître : les auteurs à la mode s'en emparent comme sujets de leurs comédies. C'est alors que sont créés les marquis de Bousignac, chevalier de Bracassac, de Fourbignac ou de Spadagnac et autres fanfarons qui occupent durablement le devant de la scène¹³. Sur la lancée, on broda. Au XVIII^e siècle, un certain Montfort en vient même à dresser une manière de catalogue des blagues qui courent sur les Gascons. Ces Vasconiana, volontiers répétées et enjolivées à qui mieux mieux, connurent un vif succès¹⁴.

Parodiés, raillés avant 1789, les cadets de Gascogne deviennent respectables aux temps de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. La métamorphose est curieuse, mais peut-être pas tout à fait inexplicable : Gatien de Courtilz (ou Courtils) de Sandras (1644 ou 47 ?-1712) en est peut-être la clé.

Issu d'une famille de gens de bien du Beauvaisis, il entame une carrière militaire qui tourne court après la Paix de Nimègue de 1678. Sa vie est agitée ; non seulement il se marie trois fois, mais il trouve surtout sa voie dans la littérature clandestine. Assez naturellement, cela le conduit à séjourner durablement en Hollande. Vivant désormais de sa plume, il devient un actif faiseur de libelles et un forger de faux-manuscrits propres à appâter les acheteurs. Il promet (et donne) aux lecteurs des révélations croustillantes sur la vie privée du Roi-Soleil et des confessions de personnages en vue qu'il rédige soigneusement lui-même, écrivant avec beaucoup d'aplomb, à leur place, à la première personne. Ainsi après

¹³ Mazouer (Charles), « Le Gascon dans le théâtre comique sous Louis XIV », Colloque de littérature régionale : « L'image littéraire du Gascon », Pau, 1982, p.85-108.

¹⁴ Bercé (Yves-Marie), « Les Gascons à Paris aux XVI^e et XVII^e siècles », *Bulletin de la société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 106^e année, 1979, p.32-35 (sur le type littéraire du Gascon) – M. Christian Desplat indique l'existence de romans d'édification composés à la même époque par Jean-Baptiste Camus qui montent en épingle les travers des Gascons : Mélanges offerts à Louis Trenard, Université de Lille III, Villeneuve d'Ascq, 1984, dans *Revue du Nord* (Lille.1910), t.66, 1984, n°261/262, p.445-1015.

La conduite de la France depuis la paix de Nimègue (1683), livre-t-il en 30 ans à peu près autant de livres parmi lesquels les Mémoires de M.L.C.D.R. (c'est-à-dire de M. le Comte de Rochefort) en 1687, les Mémoires de J.-B. Colbert (1695) et les Mémoires de J.-B. de La Fontaine, inspecteur général des armées du roi, contant ses aventures (1698)¹⁵. Sa réputation est douteuse et l'on ne se fait guère d'illusion sur son compte dans le milieu des gens de lettres : « *C'est un petit particulier sans bien, sans fortune et qui apparemment n'écrit tout cela que pour le vendre aux libraires de Hollande* » écrit de lui, en 1701, un correspondant de Monsieur d'Argenson, chargé d'examiner les Annales de la cour et de Paris, l'une de ses productions « *Il faut pourtant qu'il ait quelque habitude avec les fainéants de Paris qui lui apprennent tout ce qui s'y conte de vrai ou de faux entre les novellistes...* »¹⁶. Malgré tout, Courtilz de Sandras semble finalement victime du succès de ses ouvrages (et de son imprudence) semble-t-il, puisque, de retour en France vers 1688, il se fait arrêter et embastiller.

Ce séjour à La Bastille dure six ans de 1693 à 1699. Il lui est particulièrement pénible. Ce n'est pas que le régime carcéral y soit vraiment dur. Sa femme, par exemple, lui rend visite longuement et emporte d'ailleurs, à l'extérieur, des textes à publier ! Mais Courtilz entretient les plus mauvaises relations avec François de Monlezun, marquis de Besmaux, le gouverneur du "château" comme on appelle alors cette prison. Il faut dire qu'il profite grassement des détenus auxquels il monnaie au prix fort l'adoucissement du régime pénitentiaire¹⁷. Par ailleurs,

¹⁵ Mémoires de Monsieur d'Artagnan par Courtilz de Sandras, éd. Gilbert Sigaux, Le Temps retrouvé, Mercure de France, 1987, p.11-13. Odile Brel-Bordaz doit procurer bientôt une nouvelle édition de cet ouvrage - Samaran (Charles), D'Artagnan, capitaine des mousquetaires du roi, histoire véridique d'un héros de roman, Calmann-Lévy, 1928, p.8-11. - Arturo Perez-Reverte cite cet ouvrage dans Le Club Dumas, J.-Cl. Lattès-Livre de poche, 1994, p.122. La bibliographie des ouvrages de Courtilz de Sandras a été établie par Léonce Janmart de Brouilland dans le Bulletin du Bibliophile, 1888. Le même auteur avait annoncé une publication qui devait avoir pour titre : Œuvres choisies de messire Gatien de Courtils, seigneur de Sandras et du Verger (1644-1712), publiées pour la première fois d'après les textes originaux avec un commentaire historique, et accompagnées de notes littéraires, biographiques et bibliographiques précédées de l'histoire universelle des romans de cape et d'épée. Mais le décès de Janmart de Brouilland vers 1892 empêcha apparemment que l'entreprise soit menée à bien.

¹⁶ Samaran (Ch.), *op.cit.*, p.13 – la citation est extraite de Ravaisson, Arch. de la Bastille, X, 8-9. On peut citer le jugement d'A. de Boislisle, l'éditeur de Saint-Simon, dans Les Aventures du marquis de Langalerie, p.7, qui rend hommage à « sa connaissance surprenante des faits et des gens du temps ».

¹⁷ Journal de route de Sebastiano Locatelli (rééd. Paris, 1905) cité par Samaran (Charles), Un Gascon gouverneur de La Bastille sous Louis XIV, François de Monlezun, marquis de Besmaux, Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, 1965, p. 5. On le sait, dans toute

apparemment, il ne manque pas non plus d'étaler sa réussite, de se vanter de son intimité avec les plus grands du royaume et de parler à tort et à travers de ce qu'il a vu, fait et entendu de mirifique et d'exceptionnel. Toujours est-il qu'il inspire Courtilz qui, à peine libéré, publie les Mémoires de Monsieur d'Artagnan, imprimées à Cologne, sous les presses de Pierre Marteau, en 1700¹⁸.

Elles lui donnent l'occasion d'opposer au prétendu mémorialiste, capitaine des mousquetaires, généreux et sympathique, son compatriote et frère d'armes, le vaniteux et minable Besmaux, et de se revancher ainsi de son geôlier. Ne va-t-il pas jusqu'à donner des détails de sa muflerie : « *il avait aussi cela de ridicule* » explique le soi-disant Artagnan « *que sans considérer ses forces, qui ne pouvaient pas être moindres qu'elles étaient, il voulait imiter ceux qui avaient des ailes pour voler. S'il voyait quelque nouvelle mode, il en prenait aussitôt quelque chose, sans considérer qu'il y avait plutôt de l'extravagance à le faire qu'il ne pouvait y avoir ni de raison, ni de bon sens. Je me souviens là-dessus d'une chose qui fit bien rire non seulement notre compagnie mais encore tout le régiment. Nous étions alors à Fontainebleau, où il était logé chez une hôtesse qui eut quelque bonne volonté pour lui. Il en profita tout autant qu'il put. Mais comme elle n'était pas riche, il ne s'amusa point à en remplir son ventre, comme font quantité de nations qui aiment mieux l'avoir plein que d'avoir toute la magnificence du monde sur leur dos. Il avait cela de commun avec tous les Gascons qu'il croyait devoir pratiquer le proverbe "ventre de son et habit de velours". Ainsi il mit sur lui tout ce qu'il put tirer de cette femme sans se mettre en peine de tout le reçu. Comme on commençait à*

l'Europe, les « pensionnaires » de la Bastille sont des vaches à lait. Ainsi un voyageur italien rapporte-t-il que: pour la nourriture, les détenus doivent payer par jour une demi-pistole pour la chambre et une autre pour la. « On y a » ajoute-t-il « des commodités et des plaisirs que tous les grands princes n'ont pas dans leur propre palais, et une liberté si grande que les yeux peuvent y jouir d'agréables vues. C'est une faveur particulière du roi que l'on soit condamné à une si belle prison. Mais, si l'on demeure quelques années à la Bastille, avec la liberté d'aller partout, on y épuise vite son revenu, car une pistole par jour est la moindre dépense. Il y a des appartements et des pensions où l'on en paie dix par jour, car on est traité suivant les frais qu'on veut et peut faire. Il suffit de dire qu'à l'intérieur il y a une boutique de pâtisseries. Les prisonniers jouent beaucoup, reçoivent parents et amis. Aussi dit-on communément que si le roi veut abaisser l'orgueil de quelque superbe, il le fait enfermer à la Bastille pour le dompter: le prisonnier ne tarde pas à y laisser des plumes et en sort très mal en point » (pécuniairement, s'entend).

¹⁸ Pierre Marteau ou du Marteau n'existe pas : « Jean Elzevier, imprimeur à Leyde, se servit pour la première fois de ce nom fictif dont, après lui, de nombreux imprimeurs hollandais, belges et même français, firent un fréquent usage pour leurs productions clandestines » Janmart de Brouilland (Léonce), La liberté de la presse en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Histoire de Pierre Marteau, imprimeur à Cologne, Paris, 1888, in-4° - Samaran (Ch.), D'Artagnan..., p.10.

porter en ce temps là des baudriers en broderie d'or qui coûtaient huit ou dix pistoles, et que les finances de M. de Besmaux ne pouvaient atteindre jusque-là, il se fit faire le devant d'un baudrier de cette façon et le derrière tout uni. Il affecta cependant, afin qu'on n'en vît pas le défaut, de porter un manteau sous prétexte d'une petite incommodité; ainsi n'en étalant aux yeux du monde que le devant, il n'y eut personne qui ne crut pendant deux ou trois jours qu'il avait donné dans l'étoffe tout aussi bien que les autres». Mais ses camarades ne sont pas dupes. Et Mainvilliers, un petit malin, machine avec Artagnan une bonne farce: « Il m'en dit autant à moi et à tous les autres et nous en étant allés chez Besmaux, nous le trouvâmes, son manteau sur les épaules, et nous lui proposâmes notre promenade. S'y en étant venu avec nous, nous fîmes semblant, cinq ou six que nous étions, de nous arrêter à l'entrée de la forêt pour considérer un nid en haut d'un arbre. Mainvilliers s'amusait à causer avec lui, étant bien aise de lui ôter tout soupçon. Nous les suivîmes, Mainvilliers, voyant que nous n'étions qu'à quinze ou vingt pas, lui dit qu'il faisait bien le papelard avec son manteau, et fit trois ou quatre demi-tours à gauche sans lui donner le temps de se reconnaître. Il le lui enleva ainsi de dessus les épaules ; et ceux qui étaient derrière lui, ayant reconnu les parties honteuses du baudrier, firent un éclat de rire qu'on pouvait entendre d'un quart de lieue. Besmaux, tout Gascon qu'il était et même de la plus fine Gascogne, se trouva démonté. Chacun le railla sur sa feinte maladie; et comme c'était le railler en même temps sur son baudrier, il crut que rien ne le pouvait sauver de l'affront que cela lui allait faire dans tout le régiment, que de se battre contre Mainvilliers »...qui demande, bien sûr, à Artagnan d'être son second. Mais, prévenu, le capitaine du régiment les attend avec ses hommes sur les lieux fixés pour le duel, en plein milieu de la forêt de Fontainebleau... et la joyeuse bande se retrouve aux arrêts pour avoir contrevenu aux ordres du roi interdisant formellement ce type de rencontres !¹⁹. En tout cas, les Mémoires de Monsieur d'Artagnan sont un triomphe éditorial. Quoique vendus en contrebande, le public se les arrache. Ils valent d'ailleurs à leur auteur un nouveau séjour à la Bastille entre 1703 et 1709, puisqu'on l'arrête, après

¹⁹ Mémoires de Monsieur d'Artagnan..., *op.cit.*, p. 44-46.

avoir saisi à la Porte Saint-Denis, à Paris, dans le carrosse de la ville d'Eu, quinze exemplaires de cet ouvrage²⁰.

Ainsi Artagnan a-t-il commencé à devenir d'Artagnan. Il a cessé d'être une personne véritable pour devenir un personnage. Lui qui signait Charles de Castelmore d'Artagnan ou Artagnan tout court, selon l'usage de son temps va se trouver désormais systématiquement affublé d'une particule, sans rime ni raison, mais tellement plus pratique quand on veut faire de jolies phrases qui sonnent bien ! Ainsi Courtilz de Sandras a-t-il ouvert la voie à un nouveau genre : le roman historique, hybride de la littérature et de l'histoire. Il maquille la seconde pour qu'elle ressemble à la première et exploite la première pour qu'elle rende la seconde séduisante tout en faisant vrai. Ainsi d'Artagnan est-il en passe de devenir la figure emblématique d'une nouvelle existence pour les cadets de Gascogne.

Mais pour qu'Alexandre Dumas rencontre d'Artagnan, il faut que le moment et le truchement se présentent. Ils sont procurés, en fait, par le romantisme qui trouve dans le roman et le drame historiques de puissants véhicules. Or, pour les contemporains de Charles X et de Louis-Philippe, l'époque qui va de Marignan à la Fronde répond parfaitement à leur sensibilité. La production littéraire du temps en témoigne : en 1829, paraît, sous la plume de Prosper Mérimée, la Chronique du règne de Charles IX, et Alexandre Dumas fait jouer la même année au Théâtre français Henri III et sa cour. Il faut dire que l'heure est à la redécouverte de l'aube des Temps Modernes, c'est-à-dire aussi bien des auteurs de ce temps-là que de ses chroniqueurs. Archivistes et historiens s'emploient, vers 1820-1830, à publier des collections de mémoires et de journaux du XVI^e et du premier XVII^e siècle. Parmi eux notamment il y a Buchon, Petitot et bien sûr Michaud et Poujoulat²¹.

Mais rien n'est encore tout à fait accompli. Des Gascons sont bien présents. Mais leur origine n'est pas mise en avant et leur conduite ne les distingue pas vraiment des autres protagonistes. Dumas père n'évoque aucunement les racines gasconnes du duc d'Épernon qu'il met en scène. Et il fait tout juste dire à l'un de ses personnages qu'Entragues est un gentilhomme bordelais. Dans le livre de Mérimée, Comminges fait montre de panache et de vaillance, mais de toute

²⁰ BNF, mss Fr 21745, f°299 - Boislisle (A. de), *op.cit.*, p.8 - Samaran (Ch.), *op.cit.*, p.8.

²¹ Vigny (Alfred de), Cinq-Mars, préface de Pierre Gascar, Folio, Gallimard, 1980, p.7-9.

évidence cela ne relève que de qualités strictement individuelles. Il reste à trouver le catalyseur capable d'activer l'alchimie de l'imagination de Dumas et de la personnalité de d'Artagnan pour opérer la transsubstantiation du Gascon²².

On peut penser à Frédéric-Melchior Soulié (1800-1847). C'est un méridional : il est né à Foix, en Ariège. A vingt ans, en 1792, son père, professeur de philosophie à Toulouse, a tout quitté pour se faire soldat. Revenu couvert de gloire, il a connu par la suite bien des déboires en raison de prises de position libérales. A coup sûr, cela n'a pas manqué d'influencer Frédéric-Melchior, l'incitant à puiser matière dans l'histoire du Midi. Les Romans historiques du Languedoc (1836) sont l'une de ses grandes oeuvres. De plus, les périodes qui appellent les fortes personnalités et les actions héroïques ont visiblement sa prédilection : la Révolution, surtout, mais aussi le XVI^e siècle. Il est l'auteur de La mort de Duranti, récit d'un incident marquant des guerres de religion en pays toulousain. Il a aussi écrit, en 1834, un drame en cinq actes : Une aventure sous Charles IX. Mais, on l'a vu, il n'est pas le seul à être inspiré par ce règne. Quoi qu'il en soit, il fait bel et bien autorité dans le milieu de ces hommes de lettres qui, aux premières décennies du XIX^e siècle, s'échinent à vivre de leur plume. Il côtoie Honoré de Balzac (1799-1850) et Eugène Sue (1804-1859). Il donne d'interminables soirées où est assidu un débutant, le jeune Alexandre Davy de la Pailleterie qui finit par se faire appeler Alexandre Dumas (1803-1870). Soulié le conseille avant de devenir son rival puis de se réconcilier avec lui²³.

Il y a aussi (et surtout) le zèle d'Auguste Maquet, le « nègre » de Dumas qui rabat pour lui, au sens cynégétique du terme, les Mémoires apocryphes de Monsieur d'Artagnan, sur lesquelles Victor Hugo commençait à loucher avidement. Ce dernier aurait bien voulu, semble-t-il reprendre à son compte l'épisode de Milady et de la chambrière²⁴.

²² Mérimée (Prosper), Chronique du règne de Charles IX, éditions La Farandole, Paris, 1976, p. 101 et p.148.

²³ Soulié (Melchior-Frédéric), Le comte de Foix, 1861 (notice biographique) et Romans historiques du Languedoc, 1836, Bibliothèque Municipale de Toulouse, cote LmD 4234. – Schopp (Claude), Alexandre Dumas, Mazarine, 1985, p.80, 91, 104, 113.

²⁴ Sur la collaboration Dumas-Maquet : Samaran (Ch.), éditions des Trois Mousquetaires et de Vingt ans après, Garnier – Clouard (H.), Alexandre Dumas, Albin Michel, 1955 – Sigaux (G.), Les Trois Mousquetaires, La Pléiade, 1962. Pour l'épisode romanesque de Milady et de la chambrière : Goncourt (Edmond et Jules de), Journal, V, p.243.

En tout cas, en 1844, avec la parution du petit chef d'oeuvre que sont Les Trois Mousquetaires, les conventions majeures du genre de cape et d'épée sont mises en place. Il y a, tout d'abord, le mauvais cheval sur lequel le futur capitaine quitte son « château de la misère » : « *une de ces gentilhommières* » écrit Théophile Gautier, au début du Capitaine Fracasse (1863) « *si communes en Gascogne, et que les villageois décorent du nom de château* »²⁵. La monture piteuse n'est pas de rigueur tout à fait gratuitement. On peut penser, au vrai, à ce que livrent les mémoires d'authentiques cadets de Gascogne, à ce cheval "*d'Espagne*" que François de Monluc a toutes les peines du monde à procurer à son fils, Blaise, et qui marque le point de départ de la carrière de l'auteur des Commentaires²⁶. Les débuts de Jean de Gassion, futur maréchal de France (1609-1647) ne sont pas moins difficiles. Il n'a en poche que 20 ou 30 sols quand il quitte la maison paternelle sur un vieux courtaud auquel on aurait donné trente ans, aussi doit-il mettre ses souliers au bout d'un bâton et vivre sur l'habitant en attendant de pouvoir s'enrôler dans un corps de troupes²⁷. Ces presque-gueux ne sont guère différents, effectivement, du cavalier ridicule qui déchaîne les rires à Meung, au début des Trois Mousquetaires. Caractéristique de ce genre de personnage, également, une extrême combativité poussée même jusqu'à l'agressivité, en particulier lorsqu'il se trouve à Paris. Et ce n'est pas forcément une figure de style. Aubigné l'évoque, en effet, dans ses parodiques Avantures du baron de Faeneste : ... « *yens qui se vattent pour un clin d'oeil, si on ne les salue que par acquit, pour une fredur, si un manteau d'un autre touche le lur, si on crache à quatre pieds d'ux* »²⁸. Il faut chercher les raisons de cette attitude dans le désir de s'imposer à tout prix qui anime ces hommes pauvres. Leurs réflexes de fierté et d'orgueil sont d'autant plus aiguisés que, sans le sou, ils sont piqués au vif. Au fond, pour les Gascons que leur indigence décline, la pratique systématique du duel n'est que le moyen de revendiquer un mode de vie

²⁵ Gautier (Théophile), Le capitaine Fracasse, Garnier-Flammarion, 1967, p. 25.

²⁶ Monluc (Blaise de), Commentaires, La Pléiade, 1964, p.30.

²⁷ Renaudet, Vie de Jean, comte de Gassion, 1647 cité par Samaran (Charles), D'Artagnan, histoire véridique d'un héros de roman, Paris, Calmann-lévy, 1928, p. 64. On peut citer aussi le piteux équipage du futur maréchal de Gramont lorsqu'il vint du Béarn à Paris sans un sou vaillant, obligé de souper d'un morceau de pain et d'aller se coucher à la lueur d'une lampe à huile fort puante parce que la chandelle coûtait trop cher : Gramont (Antoine III de), Mémoires, t.VII, coll. Michaud et Poujoulat, Paris, 1839.

²⁸ Aubigné, *op.cit.*, p.689.

digne de leur noblesse, et qui suppose bien sûr une très haute idée de soi-même. Mais alors que la noblesse est considérée comme de plus en plus asservie à la cour, le duel apparaît également comme l'une des dernières occasions qu'ait le capitaine gascon d'affirmer son indépendance : « *Battez-vous à tout propos; battez-vous d'autant plus que les duels sont défendus* »... recommande, sous la plume de Dumas, d'Artagnan père à son fils²⁹.

L'auteur, porté par un formidable succès, exploite le filon des Mousquetaires avec Vingt ans après (1845) et Le vicomte de Bragelonne (1848-1850), complétés par une pièce de théâtre, La jeunesse des mousquetaires (1849). Il fait des émules avec par exemple Cyrano contre d'Artagnan de Paul Féval fils (1860-1933). En tout cas, à peu près rien de l'ère pré-Louis quatorzième n'est épargné : ainsi après l'époque de Richelieu -mais sans l'abandonner tout à fait- Dumas revient-il aux sources de ses débuts, signant notamment La reine Margot (1845), les Quarante-Cinq (1847-1848) et La Dame de Montsoreau (1860). A son exemple, on pille les récits crus qu'on prisait au XVI^e siècle et la littérature burlesque dont on se délectait au XVII^e dans leurs passages les plus cocasses³⁰.

C'est le cas avec l'Histoire comique de Francion de Charles Sorel parue entre 1623 et 1632, le héros est un aventurier, un traîne-rapière, encore une fois sans le sou au livre second. L'un de ses plus fidèles compagnons est un Gascon. Comme ils sont tenaillés par la faim, ce dernier, un solide gaillard, l'aide à écarter les planches qui les séparent du garde-manger d'un voisin pour s'emparer subrepticement de son contenu³¹. De leur côté, les comédiens du Roman Comique de Scarron (1651-1657) sont tout aussi stimulants. Ils en viennent à séjourner chez un certain baron de Sigognac (2^e partie, chap. III), décrit comme « *un vrai Tyran de Périgord, fort riche, plus craint qu'aymé de tout le pays, violent dans toutes ses actions comme un Gouverneur de Place frontiere et qui avoit la réputation d'estre vaillant autant qu'on le pouvoit estre* ». Enfin, il est bien tentant de s'inspirer de la manière dont Furetière caricature le personnage de Belastre au livre second du Roman Bourgeois (1666) : « *il estoit né en Périgort, cadet d'une maison qui estoit noble à*

²⁹ Dumas (Alexandre), Les Trois Mousquetaires, J.-Cl. Lattès, 1988, p. 8.

³⁰ Schopp (Cl.), op.cit., p.113, p.353, p.360.

³¹ Sorel (Charles), Histoire comique de Francion, dans Romans français du XVII^e siècle, La Pléiade, 1975, Gallimard, p. 302.

ce qu'il disoit, mais qui pouvoit bien estre appelée une noblesse de paille, puisqu'elle estoit renfermée sous une chaumière. La pauvreté plutôt que le courage l'avoit fait devenir soldat dans un régiment, et la fortune enfin l'avoit poussé jusqu'à l'avoir rendu cavalier quand elle le ramena à Paris. Du moins ceux qui estoient bons naturalistes appeloient cheval la beste sur laquelle il estoit monté; mais ceux qui ne regardoient que sa taille, son port et sa vivacité, ne la prenoient que pour un baudet... Le laquais qui suivoit ce cheval (il faut me résoudre à l'appeler ainsi) estoit proportionné à sa taille et à son mérite. Il estoit Pigmée et barbu, sçavant à donner des nazardes et à ficher des épingles dans les fesses... »³².

Comment ne pas penser au fougueux Théophile Gautier (1811-1872) ? Celui-ci est né, on ne l'ignore point, à Tarbes, aux confins de la Gascogne. On sait moins que les noces de ses parents furent célébrées à Artagnan dans les domaines de la fameuse et puissante famille de Montesquiou dont les époux étaient les protégés. L'influence de l'abbé Xavier de Montesquiou, ministre de l'intérieur en 1814, valut d'ailleurs au père du tout jeune Théophile d'être nommé chef de bureau aux octrois de Paris. Le départ de la famille pour la capitale en résulta. Ce fut pour le garçonnet un terrible exil. Il raconte que, de désespoir, il jeta ses jouets par la fenêtre et, ajoute-t-il, « *j'allais les suivre si, heureusement ou malheureusement, on ne m'avait pas retenu par ma jaquette* ». Il trouva refuge dans les livres : Robinson Crusoé, paraît-il figurait parmi ses préférés³³. Sans doute est-il intéressant de remarquer, à propos de la genèse de l'écrivain Gautier, ce rapprochement entre un roman d'aventures et le roman de cape et d'épée, qu'il illustra par la suite. Ce sont les deux formes majeures de la littérature « populaire » qui impose sa présence à partir du milieu du XIX^e siècle. Si la première semble être une importation anglo-saxonne, la seconde, en revanche, paraît plus spécifiquement française. Amédée Achard (1814-1875) passe d'ailleurs pour l'inventeur de l'expression « de cape et d'épée », après la publication en 1875 d'un roman intitulé La cape et l'épée. En fait cette invention est contestée, il n'en demeure pas moins qu'Achard avec Bellerose (1847) et Les Coups d'épée de

³² Furetière (Antoine), Le Roman bourgeois, dans Romans français du XVII^e siècle, La Pléiade, 1975, Gallimard, p. 156.

³³ Ubersfeld (Anne), Théophile Gautier, Stock, 1992, p. 10-14.

Monsieur de La Guerche (1863), marque une étape par sa position chronologique comme par la teneur de ses œuvres³⁴.

Cette étape, thématiquement repérable, est indissociable de données techniques et commerciales nouvelles. En fait, c'est bel et bien grâce à la presse, surtout, que les Gascons, cadets ou pas, mousquetaires ou spadassins de tous poils, se popularisent. A moins que ce ne soit le contraire. En effet, le roman-feuilleton est un argument décisif pour fidéliser le lectorat. Et Frédéric-Melchior Soulié, en fournissant régulièrement textes et histoires de ce genre au Journal Le Siècle, contribua de manière non négligeable au succès de ce titre et des journaux en général. Il n'y a qu'un pas à franchir pour affirmer que c'est à cause des aventures de cape d'épée que les Français prirent l'habitude de s'abonner ou de descendre au kiosque³⁵. Il faut dire qu'à l'orée du XX^e siècle, de grands feuilletonnistes sont en activité. On pense bien sûr à Michel Zévaco (1860-1918), d'origine corse et inoubliable auteur des interminables aventures des Pardaillan (1907) ainsi que du Pré-aux-Clercs (1909) qui se situent au temps des guerres de religion. Assailli d'une famille nombreuse et d'autant de bouches à nourrir, on a déjà raconté comment il se faisait tirer l'oreille pour rendre sa copie. On faisait asseoir le coursier dépêché par le journal, pendant qu'in extremis Zévaco imaginait et griffonnait un nouveau tour de Fausta et une nouvelle prouesse de son héros ; à moins que, pris de court, il ne ressuscite par mégarde un personnage décédé au cours d'un épisode précédent, ce qui l'obligeait par la suite à d'abracadabrants rétablissements³⁶. Tout petit, Jean-Paul Sartre, raconte-t-il, fantasmait à l'idée

³⁴Je remercie Messieurs Y.-M. Bercé et L. Bourquin d'avoir attiré mon attention sur Amédée Achard. Ses ouvrages, parce que ne mettant pas directement en scène des Gascons, ne trouvent pas évoqués ici.

On peut consulter avec intérêt le site <http://adventur.multimania.com/Zevaco.htm> consacré à la littérature « populaire » et répertoriant parallèlement ce qui relève de l'aventure et du cape et d'épée.

On peut signaler que Ponson du Terrail a publié en 1857, La Cape et l'épée, épisode du règne de Henri II, s.l., in-4°, 75 p.

³⁵Goimard (Jacques) « Quelques structures formelles du roman populaire », dans *Europe*, n°542, n°spécial « Le roman-feuilleton », juin 1974, p.19-30.

³⁶Sabatier (Robert), Trois sucettes à la menthe, R. Laffont, 1975, p. 123 : l'auteur raconte les souvenirs d'un coursier qui avait eu affaire à M. Zévaco.

Le site précédemment évoqué fournit un dossier sur Michel Zévaco. Ses sources : Colombel (J.), « Zévaco, Pardaillan », *Les Temps modernes*, août-sept. 1974 – Guise (R.) et Noiriel (C.), « Michel Zévaco. Eléments pour une bibliographie », *R.H.L.F.*, mai-juin 1975 – Demars (A.), « Les romans « modernes » de Michel Zévaco », *Romantisme*, n°53, 1986.

d'être un jour publié chez Arthème Fayard, l'éditeur de Michel Zévaco³⁷ ! En effet, après leur parution en feuilleton, les romans de cape et d'épée qui avaient fait les meilleurs tirages étaient repris sous forme de volumes. Ce fut là l'un des fleurons de la littérature la plus lue du XIX^e siècle, laissant bien loin derrière tous les romantiques, naturalistes et autres parnassiens. A la fin du XIX^e siècle, plusieurs maisons d'édition ont lancé des collections à bon marché : « Le livre populaire » chez Fayard, « L'idéal-Bibliothèque » de Pierre Lafitte ou « Le livre national » par Tallandier.

Pourtant produit en série, le cape et d'épée ne donne pas dans la finesse. Imprimés sur du mauvais papier, ces livres brochés ont en commun une couverture illustrée aux couleurs vives. Les grands chapeaux et les capitaines y sont du meilleur effet. Ils captent l'oeil du voyageur sur les quais de gare. On ne voit qu'eux sur les comptoirs des épicerie et des merceries de village³⁸. Et, il faut bien le dire, le roman de cape et d'épée pêche par le poncif. Ainsi même quand il n'est pas le héros, c'est au bretteur du Sud-Ouest qu'il incombe, avant tout, de donner la « couleur locale » : il personnifie, à lui tout seul, le monde bigarré des spadassins. Son origine géographique est d'ailleurs imprécise, méridionale plus que véritablement gasconne. Par exemple, Strapafar, personnage du Pré-aux-Clercs de Michel Zévaco ne sait pas, au juste, s'il est gascon ou provençal³⁹. Au début du siècle, le folkloriste Xavier de Cardaillac déplorait cette ambiguïté, à propos des cadets de Gascogne du Cyrano de Bergerac (1897) d'Edmond Rostand : ils écoutent le fifre, instrument du Sud-Est plutôt que du Sud-Ouest⁴⁰. Ce sont surtout les jurons qu'il profère qui donnent au capitaine son caractère régional gascon : « *Cap de Diou* », « *Milodious* »... Ce particularisme fait de lui un personnage voyant et bruyant.

Sa mise est excentrique. Elle dit sa pauvreté (ses habits sont souvent démodés) comme son souci de paraître. On a affaire à un fanfaron. Mais à la truculence (il a, en particulier, un penchant immodéré pour la boisson), il joint, la plupart du temps, une bravoure aveugle qui fait de lui l'homme de main idéal, le parfait second.

³⁷ Sartre (Jean-Paul), Les Mots, folio, Gallimard, p..

³⁸ Knibiehler (Yvonne) – Ripoll (Roger), « Les premiers pas du feuilleton », dans *Europe*, n°542, n°spécial « Le roman-feuilleton », juin 1974, pp.7-19.

³⁹ Zévaco (Michel), Le Pré-aux-Clercs, Le Livre de poche, rééd. 1972, p. 127.

⁴⁰ Cardaillac (Xavier de), Propos gascons, Société d'éd. littéraires et artistiques, Paris, 1903.

Michel Zévaco décrit, d'ailleurs le père de Pardaillan en ces termes : « *Le chevalier de Pardaillan était un homme d'une cinquantaine d'années, un reître vieilli sous le harnais de guerre, un de ces soldats d'aventure que connaissaient toutes les routes de France et des pays voisins... Le connétable de Montmorency, dans sa grande croisade au pays d'Armagnac, le ramassa, pauvre gueux, sans sou, ni maille, aux environs de Lectoure se l'attacha, reconnut en lui une épée invincible et le donna à son fils Henri...* »⁴¹. Plus rustre mais un peu du même acabit est Etienne Lathil. Landais, naguère sbire du duc d'Épernon, il apparaît dans Le sphinx rouge d'Alexandre Dumas (1860). C'est une tête brûlée mais qui a bon fond⁴². Tout le portrait, en somme, de Cocardasse, méchant mercenaire sauvé par son dévouement à Lagardère dans le Bossu (1858) de Paul Féval. Bien sûr, ce dernier roman est situé à l'époque de la Régence, mais les scandales et les remous de ce temps n'avaient rien à envier à la Fronde ou à l'époque de la reine Margot. Et, c'est vrai, le héros quoique porteur d'un patronyme gasconnisant est d'abord et avant tout appelé « *Le Petit Parisien* »; mais enfin, en ouverture, la description du château de Caylus-Tarrides, dans la vallée du Louron ne trompe pas : on est bel et bien dans la meilleure tradition du roman du cape et d'épée⁴³ !

Pour faire augmenter le tirage des journaux qui publient ces textes, il s'agit de tenir le lecteur « en haleine » : qu'il attende, fébrile, la livraison du prochain numéro, telle est la loi du genre ! A cet effet sont sciemment concoctés des récits qui multiplient les rebondissements et les intrigues parallèles. Le conflit entre huguenots et papistes à la fin du XVI^e siècle et les intrigues nobiliaires du XVII^e siècle fournissent maints thèmes de poursuites et de complots à fomentier ou à dévoiler. Mais alors une alternative se présente : faire du contexte historique un simple prétexte ou au contraire s'efforcer de le reconstituer aussi fidèlement que possible. Dans le premier cas, Berthoud ouvre la voie et n'a pas froid aux yeux. Il multiplie ainsi les anachronismes et les invraisemblances dans son Tableau de la galerie royale (1838)⁴⁴. Dans cette lignée se place également d'une certaine

⁴¹ Zévaco (Michel), Les Pardaillan, Le livre de poche, rééd.1970, p.42.

⁴² Dumas (Alexandre), Le sphinx rouge, Marabout, s.d, p.10-11 ; 225-234.

⁴³ Féval (Paul), Le Bossu, Marabout, s.d, p. 5-6.

⁴⁴ Berthoud, Tableau de la Galerie royale, 1838, cité dans Knibiehler (Yvonne) – Ripoll (Roger), « Les premiers pas du feuilleton », ds Europe, n° 542, n° spécial « Le roman-feuilleton », juin 1974, p.11-12.

manière Michel Zévaco (1860-1918). Certes, il s'appuie sur des données historiques précises. Si dans le Pré-aux-Clercs (roman posthume publié après sa mort en 1918) sont évoqués seulement les prémices des troubles civils et la cour de François II, la série des Pardaillan (1907-1926) met en scène, pendant les guerres de religion, certains authentiques protagonistes ou, du moins, reprend leur nom : le héros lui-même, son père ou le maréchal de Montmorency-Damville⁴⁵. Il est bien possible que le vicomte Pierre-Alexis Ponson du Terrail (1829-1871) fasse chaînon entre Berthoud et Zévaco avec son grand (et surtout volumineux) roman historique, La jeunesse du roi Henri (1864-1868) dont la version définitive ne comporte pas moins de 1176 pages in-4° et encore disposées en colonnes (selon la mise en page des journaux !). Sans nier les faits historiques comme Berthoud pour les besoins du romanesque, sans les dépasser non plus comme Zévaco, Ponson du Terrail présente, en effet, un fort intéressant compromis entre un habile montage de poncifs et un tableau historique inspiré. Ainsi sa description du sire de Pibrac dans le premier épisode de la série, intitulé « La Belle Argentière » : « *M. de Pibrac était un homme d'environ 45 ans, grand, sec le front fuyant, le nez busqué, l'œil petit et vif, il résumait admirablement le type du gentilhomme gascon qui a fait sa fortune à l'aide de sa jactance et de sa valeur. Le sire de Pibrac était né sous le toit vermoulu d'un vieux castel qui tremblait à tous les vents et que quelques terres précieuses entouraient. A vingt ans, son père lui avait donné un vieux cheval, une rapière rouillée, un sac de cuir renfermant 50 pistoles et lui avait dit : « quand un gentilhomme est de mince noblesse, il doit devenir son propre aïeul ». M. de Pibrac avait parfaitement compris ce conseil plein de sagesse et comme il savait qu'on devient jamais prophète en son pays, il avait piqué des deux vers Paris....* ». Bien sûr, il va y retrouver un oncle déjà installé qui l'aide à « se rendre indispensable à la cour par ses talents de veneur ». Rien ne manque aux aventures palpitantes du futur Henri IV qui se déguise volontiers en « *sire de Coarasse* » (dont le « *fin sourire*

⁴⁵ Le cycle des Pardaillan (dont la dernière édition a été publiée chez Laffont, coll. Bouquins) comprend, dans sa forme définitive en roman (parue chez Fayard) 6 épisodes : Les Pardaillan (1907), L'épopée d'amour (1907), La Fausta (1908), Fausta vaincue (1908), Pardaillan et Fausta (1913), Les amours de Chico (1913) auxquels se sont ajoutés 4 épisodes supplémentaires publiés conventionnellement avec les autres depuis leur parution : Le fils de Pardaillan (1913), Le Trésor de Fausta (1913), La fin de Pardaillan (1926) et La fin de Fausta (1926). Ces deux derniers titres ont bien sûr été publiés à titre posthume.

de gascon » ne passe pas inaperçu) pour rencontrer en secret Henri III. Ainsi les femmes tour à tour vénéusement mystérieuses ou angéliques comme Myette « *la jolie béarnaise* », mais aussi les remarquables talents d'escrimeur du gascon Amaury de Noë qui débarrasse Henri de Navarre de Quélus, redoutable Mignon. Pourtant on ne saurait prétendre que Ponson du Terrail cède à la caricature. C'est particulièrement évident lorsqu'il en vient à évoquer le duc d'Épernon. Celui-ci est fort mal traité par les dictionnaires contemporains, celui de Larousse et celui de Bouillet particulièrement. Or dans La jeunesse du roi Henri, il se distingue par ses qualités des autres Mignons : il est à épargner, en somme. Ce goût pour la nuance et une certaine subtilité est, bien sûr, relatif. Il ne concerne qu'assez peu, somme toute, les Gascons qui font le coup de main contre les ligueurs auprès d'Henri de Navarre dans les rues sombres de Paris « ...*Evidemment le roi de Navarre ne s'est pas trouvé par hasard l'autre nuit dans la rue Culture Sainte-Catherine* » s'exclame Épernon « *s'il a quitté Pau pour venir c'est qu'il a un but... et certainement il n'est pas venu seul... j'ai l'idée que quelques douzaines de ses Gascons nous seraient d'un grand secours* ». Néanmoins la fin du roman-feuilleton, « Le Beau Galaor » (5^e et dernière partie) montre bien la fidélité (intuitive ou raisonnée ?) de Ponson du Terrail à l'authentique destin historique des gentilhommes gascons. Certes le héros, le gascon Galaor, est un héros et pour cette raison il ne peut qu'agir héroïquement. Ainsi, quoique cadet désargenté et bien tenté de monnayer un secret auprès du richissime banquier Zamet, il recule devant un ignoble chantage « *Mordieux ! comme on dit à Nérac, vous avez de l'appétit !* ». Néanmoins le roman s'achève sur la désillusion de Galaor au moment de l'exécution de Biron, l'un des compagnons d'Henri IV, laquelle on le sait ne grandit pas le Béarnais dans l'estime de ses peuples et de ses gentilhommes⁴⁶.

⁴⁶ Walter (Klaus-Peter), « La carrière de Ponson du Terrail. Vue générale sur le développement et la productivité d'un romancier à succès au milieu du XIX^e siècle » dans Le Rocambole, bulletin des amis du roman populaire, n°9, hiver 1999, pp.13-48 (avec toute ma gratitude à Eric Vial qui m'a indiqué cette référence bibliographique). - Ponson du Terrail (Pierre-Alexis), La jeunesse du roi Henri, grand roman historique, F. Rouff, Paris, 1931, 1176 p. (les citations sont extraites successivement des pages 31, 666, 230, 91, 684, 664, 834, 838, 1004-5, 1014. L'ouvrage est imprimé sur du papier-journal, il comporte des illustrations suggestives du genre de cape et d'épée. Dans la notice publicitaire de présentation du roman-feuilleton, il est fait référence aux Trois Mousquetaires : on annonce deux livraisons par semaine, le mardi et le vendredi à 20 centimes la livraison. Je remercie Monsieur J.P Poussou d'avoir attiré mon attention sur ce livre.- Cocula (A.-M.), « Ombres sur le panache blanc d'Henri IV », dans La Légende d'Henri IV, Actes du Colloque, 25 XI 1994, Paris, Palais du Luxembourg, J&D éditions, 1995, pp.136-147.

En fait, même si des nuances non négligeables existent entre les auteurs et la qualité de leur production, il faut dire qu'en dépit des lieux communs et des stéréotypes (ou peut-être à cause de cela !) le cadet de Gascogne -pas forcément cadet et très sommairement gascon- plaît et à fait vendre. C'est qu'il fait, à coup sûr, écho à la sensibilité et à l'attente du public. Vers les années 1830, on pouvait concevoir le régime en place -celui de la Restauration particulièrement- comme une manière de réédition en plus pesant et médiocre, mais en tout aussi contraignant, de l'absolutisme louisquatorzien. Dès lors, l'époque de Louis XIII et celle de la Fronde -et même avant encore pouvaient évoquer les temps de la Révolution et de l'Empire, certes sanglants et fort agités, mais où faire fortune, courir l'aventure et vivre avec honneur ne semblaient pas impossible ou indécent⁴⁷. Comment ne pas penser, par la suite, que Michel Zévaco, ancien rédacteur du quotidien anarchiste « L'Egalité », voyait dans le personnage de Pardaillan la défense et illustration de la valeur individuelle contre les déterminismes hiérarchiques ? Dans le monde manichéen du roman-feuilleton, Pardaillan devient, en effet, ni plus ni moins que l'incarnation du Bien. Ce qui pourrait passer, ailleurs, pour travers pittoresque et provincialisme dévalorisant est, chez ce héros, un moyen d'attirer la sympathie, de séduire. Il n'est plus question des ridicules du matamore mais de l'allure « crâne » que donne une plume de coq rouge qui chatoie au soleil, pour reprendre le début des Pardaillan⁴⁸. Les qualités du capitaine gascon se résument en un mot : « panache », où se mêlent fougue et générosité. Les manifestations voyantes du particularisme gascon (jurons, allure déguenillée) ne sont que momentanées et accessoires. Ce qui caractérise un personnage de la trempe de Pardaillan, c'est avant tout son état d'esprit : un appétit franc et naïf de succès et de grandeur.

⁴⁷ Monsieur Eric Vial suggère d'insister sur le fait que sous la Restauration et le règne de Charles X en particulier, on ne s'est guère référé à Louis XIV, accusé d'avoir préparé l'Etat révolutionnaire et napoléonien, mais qu'on s'est plutôt attaché à la période précédente d'autant que les Ultras, à force de prôner la toute-puissance du roi contre la volonté même de celui-ci (là, c'est de Louis XVIII qu'il s'agit), ont joué les Frondeurs. Le passé que l'on évoque est donc plutôt celui d'une monarchie qui fait sa place aux Grands. Corneille plutôt que Racine. S'y ajoutent peut-être les liens entre Artois et le Sud-Ouest : en 1814, l'arrivée du futur Charles X par l'Espagne, les vagues rêves de royaume occitan fédéré à la France parisienne, la détestation de Paris, ville des révolutions, plus les « verdetts » toulousains -le vert étant la couleur d'Artois. Ce qui n'empêche pas une récupération à gauche, contestataire, de même que le romantisme évolue en bloc, et que Victor-Marie, comte Hugo, passe de l'exaltation de l'affaire de Quiberon aux Misérables.

⁴⁸ Zévaco (Michel), Les Pardaillan, Le livre de poche, rééd.1970, p.67.

Mieux encore que Pardaillan, Lagardère, le « Bossu », personnifie ce charme méritocratique qui n'est pas le moins attachant chez le héros de cape et d'épée. Paul Féval (1817-1887) montre, en effet, lors de son exil en Espagne, le vaillant escrimeur travaillant de ses mains -à forger des épées, il est vrai !- pour subvenir aux besoins de la petite Aurore de Nevers. Il ne semble pourtant pas appartenir au même camp politique que Zévaco. On sait, en tout cas, qu'il se convertit. Catholique fervent, il termina ses jours en écrivant des œuvres religieuses au monastère des Frères de Saint Jean à Paris. Dans cette perspective, il serait aussi intéressant d'étudier de plus près les convictions d'Alexis Ponson du Terrail. Ce Dauphinois, né à Montmaur est doté d'un patronyme qui le rattache au fameux Bayard (c'est un descendant lointain !!!), le chevalier sans peur et sans reproche. Il resterait à savoir dans quelle mesure, il se fait le porte-parole sinon d'un idéal aristocratique, du moins de valeurs nobiliaires⁴⁹.

Sans doute faut-il faire une place à part à Maurice Maindron (1857-1911). Le Tournoi de Vauplassans (1895), Blancador l'avantageux, Monsieur de Clérambon participent d'une tournure d'esprit assez différente. Cet écrivain qui collabore à la

⁴⁹Olivier-Martin (Yves), Paul Féval ou Lagardère au champ des Lettres, Rennes, Simon, 1969 – Du même auteur, Histoire du roman populaire en France, Albin Michel, 1979 (Chap. VIII « Paul Féval ») – Désiré, 1^{ère} série, n°30, décembre 1970, numéro spécial « Paul Féval » - Féval (Paul), Les habits noirs, Bouquins, R. Laffont, 1987, préface de F. Lacassin, p.IX-XII - voir aussi « L'Avenir national, journal des libertés civiles, politiques et religieuses » dont il fut le rédacteur en chef. Publié du 4 juillet au 4 septembre 1848, 9 rue Bailleul à Paris. 62 numéros en un 1 volume in-fol, cote BNF LC2-1917 – Pour Ponson du Terrail : Walter (Klaus-Peter), « La carrière de Ponson du Terrail... », dans « Le Rocambole, bulletin des amis du roman populaire », n°9, hiver 1999 : Ponson du Terrail arrive à Paris, après un échec à Navale, au début de la révolution de 1848, il participe à la répression de juin dans la Garde mobile, est fait officier (p.13-14) ; puis il va chercher du travail auprès d'un journal légitimiste notamment. Il se situe nettement comme contre-révolutionnaire. Il passe en 1852 à un journal bonapartiste aux tirages supérieurs, « La Patrie », puis en 1857 au « Pays », journal ultra-bonapartiste de Granier de Cassagnac. En fait, il cumule et donne Rocambole à « La Patrie ». De 1859 à 1864, c'est La jeunesse du roi Henri dans « Le Pays »... en parallèle avec Rocambole. (p.16-19). Par principe Ponson du Terrail participe un peu à la presse légitimiste, et davantage à celle bonapartiste. Ainsi ne collabore-t-il à « La Presse » que lorsqu'avec le départ de Girardin, elle passe du républicanisme au soutien au pouvoir. Le journal le plus à gauche auquel il collabore est « L'Opinion Nationale », bonapartiste libéral et de gauche, lié au Prince Napoléon. On peut noter que Féval, par exemple, publie, lui, aussi bien chez les républicains que chez les légitimistes (p.19-20). Napoléon III envisageait de faire écrire par Ponson un roman de propagande, montrant le retour d'un Français absent depuis 1847 et découvrant une France merveilleuse alors que des exilés lui en avaient dit pis que pendre. Quoiqu'il en soit, au moment de la déroute, Ponson du Terrail crée un corps franc qui harcèle les Prussiens dans l'Orléanais avant de rejoindre Bordeaux où il meurt de la variole (p.32). Peut-être convient-il ici de rappeler que Bernard Adolphe Granier de Cassagnac (1806-1880), puis son fils Paul (1842-1904) qui partageait les mêmes convictions furent députés du Gers. Cette fréquentation n'est probablement pas étrangère à la manière dont Ponson du Terrail décrit les Gascons.

rédaction des dictionnaire Larousse est attentif à reconstituer minutieusement le XVI^e siècle, ou plus exactement à l'évoquer avec la précision que donne une connaissance poussée des mémorialistes et des conteurs de l'époque. Par souci d'authenticité, il en vient à dépeindre dans Saint-Cendre, roman très exactement situé entre juin et octobre 1569, un héros presque antipathique, ou du moins très différent du chevalier de Pardaillan. Il s'agit d'un Limousin : Louis François Alexandre Le Hairle de Villebrune, marquis de Courtemer et de Saint-Cendre. Il n'est plus de première jeunesse, il a visiblement sa gloire derrière lui. Il est cynique, imperméable aux beaux sentiments et cupide. Il y a dans ses aventures une intensité de violence et de cruauté encore rarement atteinte, jusque là, dans le cape et d'épée. A-t-on à faire à un marginal ? Son œuvre témoigne-t-elle des limites et de l'essoufflement du genre ou au contraire de ses capacités de renouvellement à l'horizon de 1914⁵⁰ ?

Il reste à se demander, en effet, si le cadet de Gascogne a encore un présent sinon un avenir après la première guerre mondiale. On peut repérer des prolongements de son épopée sous de nouvelles formes. Il faut penser, par exemple, à Flambeau imaginé par l'Anglais G.K Chesterton (1874-1936), un Gascon, voleur de bijoux à la carrure de géant qui pratique, selon les propres termes de l'auteur, un humour athlétique ; puisqu'il se saisit un jour d'un juge d'instruction et lui tenant les chevilles il le laisse un moment la tête en bas « *pour lui remettre les idées en place* » alors qu'un autre jour il descend en courant la rue de Rivoli portant un policier sous chaque bras. Moitié Arsène Lupin, moitié Cocardasse, c'est un as du déguisement qui ridiculise le commissaire Aristide Valentin avant de trouver son maître en la personne du très astucieux Père Brown. Ce petit curé anglais le

⁵⁰ Il fréquente le cercle du peintre et physicien Armand de Gramont (1879-1962), duc de Guiche, demi-frère d'Elisabeth de Clermont-Tonnerre, ce dernier était grand ami de Marcel Proust qu'il avait rencontré chez Anna de Noailles en 1900. Il côtoie également le poète Henri de Régnier (1864-1936), chef de file du mouvement symboliste, Marcel Schwob (1867-1905), conteur, philologue, traducteur, romancier, chroniqueur, morphinomane, l'un des « princes » de la vie littéraire parisienne et la comédienne Marguerite Moreno (1871-1948), grande amie de Mallarmé et de Colette. Voir Pozzi (Catherine), Journal (1913-1934), éd. Joseph (Lawrence), de Fallois, 1987, p.33.

démasque et lui fait retrouver le droit chemin : Flambeau devient son acolyte. Leurs aventures s'étalent en cinq volumes publiés entre 1911 et 1935. Ensemble, ils démêlent des intrigues policières, subtiles et mystérieuses à souhait, non sans un arrière-plan philosophico-théologique dont Flambeau, entier et pittoresque, est le contrepoint piquant et plaisant. Mais sans doute ce personnage est-il à rapprocher du Rocambole de Ponson du Terrail, dont les inépuisables aventures (elles comptent 22 volumes) truffées d'invéraisemblances et de rebondissements, sont la quintessence du roman-feuilleton et peut-être d'une certaine façon d'être gascon. En tout cas, on ne saurait trop remarquer comment les substantifs « Gascon » et « Rocambole » font parallèlement l'objet d'une « adjectivation » fortement connotée⁵¹.

Ce n'est probablement pas un hasard non plus si les cadets de Gascogne connurent un nouvel âge d'or dans les années 50, au moment où le cinéma, reprenant à son compte le genre de cape et d'épée, voyait aussi triompher les films de western. Il y a, en effet, quelques similitudes entre les spadassins et les cowboys. Et, dans une certaine mesure, on peut tenir les premiers pour la version française des seconds, à moins que ce ne soit l'inverse... A l'instar des romans-feuilletons, les westerns étaient scénarisés, en série -et "en équipe"- à Hollywood. Il y a d'évidents points communs entre le traîne-rapière gascon, façon Cocardasse et, disons, le sergent irlandais, haut en couleurs, de tel ou tel film de John Ford. Surtout, de part et d'autre de l'Atlantique, le western et le roman (ou le film) de cape et d'épée ont contribué à rassembler derrière des valeurs entraînantes de courage, d'audace et de générosité, d'un côté, une nation bigarrée d'immigrants et, de l'autre, une société meurtrie par l'histoire et la politique. En déformant joyeusement la réalité historique, on a donné aux Américains et aux Français moins une mémoire qu'une identité. Il n'est pas étonnant que le grand et savant Charles Samaran, le premier historien de d'Artagnan (et beaucoup d'autres études sur la Gascogne) ait écrit à son propos, en 1912 : « *C'est le Gascon disons mieux le Français par excellence* »⁵². Faut-il voir autre chose que des pastiches nostalgiques dans de récentes publications ? L'Espagnol Arturo Perez-Reverte a écrit dans Le Club Dumas ou

⁵¹ Chesterton (G.K.), Father Brown, Wordsworth Classics, 1992, p. 3-4.

⁵² Samaran (Ch.), *op.cit.*, p. 2 – Peut-être faudrait-il s'interroger sur la manière dont Hollywood a traité d'Artagnan, de Gene Kelly à Leonardo di Caprio : récupération ou sublimation ?

l'ombre de Richelieu (J.C. Lattès 1993) une sorte d'entraînante Défense et Illustration du roman de cape et d'épée, formidablement argumentée. Joignant pour ainsi dire le verbe à la plume, il s'est d'ailleurs mis lui-même brillamment à l'ouvrage. Les aventures de son picaresque (et ibérique, il est vrai !) capitaine Alatriste en sont à leur troisième épisode traduit aux éditions du Seuil. De ce côté des Pyrénées, la saga des Siorac, commencée en 1977, participe d'un même goût, sinon d'un même culte, du genre et d'un certain style « mousquetaire ». L'avant-propos de Fortune de France ne laisse guère de doute sur ce point. Robert Merle raconte comment son histoire se campe fièrement sur un petit coin du Périgord méridional qui lui donne cachet, couleur et véracité. D'un pareil élan est aussi avouée la délectation que procure la lecture des livres anciens et la satisfaction gourmande de faire siens, grâce à eux, les mots, les mœurs, les faits et les forfaits du XVI^e siècle. Mais surtout l'auteur explique qu'il entend s'abandonner à l'élan de ses propres personnages, leur laissant mener l'intrigue et prendre les commandes. Bref, il s'efface. Le créateur fait sa plume modeste -ou le revendique, du moins. Il prête ainsi à ses héros une étrange puissance et une indéniable épaisseur que n'aurait pas reniées le grand Dumas lui-même. Dernièrement, sous les espèces d'Arnaud, baron d'Espalungue, en Béarn, le héros de De plume et d'épée d'Hubert Monteilhet (éditions de Fallois 1999), le cadet de Gascogne, vrai de vrai, a fait un retour en force. Il ne s'agit, ni plus, ni moins, explique l'auteur, que de mémoires fraîchement retrouvés dans le château d'Isaac de Porthos. A cause des révélations embarrassantes qu'ils contenaient, ce dernier, ami d'Espalungue, les avait soigneusement caché...

Dans quelle mesure les cadets de Gascogne sont-ils autre chose qu'un délassément désormais distingué ? Continuent-ils vraiment d'inspirer des actes et des comportements ? Dans la bibliothèque personnelle du général de Gaulle à La Boisserie figurent en bonne place, à côté des œuvres complètes de Maurice Barrès, Les Trois Mousquetaires⁵³. Le général Colin Powell, commandant en chef inter-armes, durant la guerre du Golfe, en 1991, a eu à justifier -décision délicate et encore controversée- de l'arrêt de l'offensive sur Bagdad. Il a pris cette décision au

⁵³ Pierre Galante signale également que Cyrano de Bergerac figurait parmi les héros préférés de Charles de Gaulle : Le Général, Presses de la Cité, 1968, p.163.

vu des photographies des dégâts sur le terrain auquel le public n'a pas eu accès et a employé deux adjectifs pour justifier sa décision : poursuivre les opérations dans ces conditions aurait été, expliqua-t-il avec un laconisme tout militaire « *unamerican* » et « *unchivalrious* » : Pour traduire au mieux ce dernier terme, il faudrait dire « *cela aurait manqué de panache* »⁵⁴. Tout cela démontre-t-il que les généraux de Gaulle et Powell sont les produits éducatifs d'un autre âge ? Ou sont-ils les vivantes preuves de l'infusion des cadets de Gascogne dans l'imaginaire occidental de la fin du XX^e siècle ?

⁵⁴Newsweek, 10 novembre 1992, n° spécial Bilan de la guerre du Golfe, p.55.